

2) Existentialisme et féminisme

a) le refus de l'essentialisme

Nous avons vu vendredi en quoi le féminisme existentialiste de Simone de Beauvoir conduisait à rejeter tout « *déterminisme* », c'est-à-dire à la fois le déterminisme biologique *et* le déterminisme social.

Je reviens ici sur cette articulation, qui n'est pas facile à saisir mais qui est déterminante pour la *liberté* de l'homme.

Les caractéristiques **psychologiques, comportementales, sociales** d'une femme ne sont pas déterminées par ses propriétés **biologiques**.

Le fait d'appartenir au groupe *biologique* : « femme » (du fait, notamment, de la paire chromosomique XX) peut bien avoir des conséquences biologiques, physiologiques, morphologiques (qui englobent toutes les différences *physiques* entre hommes et femmes : organes, croissance, chevelure...); mais il n'a pas d'incidence sur les propriétés *non* biologiques, comme les caractéristiques psychologiques ou sociales.

On a tout à fait le droit de dire qu'une femme peut tomber enceinte et allaiter (capacités physiologiques), contrairement à un homme. Il est en revanche illégitime d'assurer que ces capacités biologiques vont de pair avec des propriétés *psychologiques* (les femmes ont des capacités affectives plutôt que cognitives : elles sont douées d'empathie et d'intuition, plutôt que de raison), ou *sociales* (les femmes sont faites pour s'occuper des enfants et de l'espace domestique, plutôt que pour des emplois salariés en entreprise).

Ici, le refus du déterminisme biologique permet d'établir une analogie entre le féminisme (comme anti-sexisme) et l'**anti-racisme**. Dans les deux cas, il ne s'agit pas du tout de nier des différences biologiques entre les êtres humains (on doit aujourd'hui remettre en cause l'utilisation du concept de « races » en ce qui concerne l'homme, mais cela ne signifie évidemment pas qu'il n'y ait pas de différences biologiques, physiologiques, morphologiques entre de grands groupes humains); il s'agit de récuser l'**articulation** entre des caractères **biologiques** (gènes, couleur de peau, *etc.*) et des caractéristiques **non-biologiques** (« les Noirs sont faits pour travailler en plein soleil »).

Ni les femmes, ni les Noirs ne sont « biologiquement faits pour... » ; pour mémoire, la « nature » d'une chose, dans la tradition antique (aristotélicienne), c'est ce pour quoi cette chose est faite, ce en quoi elle trouve son achèvement, sa raison d'être. Pour Simone de Beauvoir, remettre en cause la « nature » humaine, et plus particulièrement la « nature » de la Femme, c'est l'émanciper de toute fonction « naturelle », étayée sur ses propriétés biologiques. Ainsi, la femme n'est pas mère

« par nature », la maternité n'est pas le but *naturel* de la femme, l'enfantement n'est pas sa raison d'être, élever des enfants n'est pas son accomplissement nécessaire : les femmes ne sont pas *déterminées* à être mères par une nature inscrite dans leur biologie.

Et ce qui vaut pour la maternité (en tant que fonction sociale) vaut aussi pour leurs propriétés psychologiques : les femmes ne sont pas « par nature » des êtres émotifs plutôt que rationnels (selon la vieille mythologie du cerveau gauche / cerveau droit), elles ne sont pas « par nature » des êtres plus ou moins enfantins dont la fragilité même fait le charme, *etc.* Les femmes ne sont par nature... **rien**, puisqu'il n'existe pas de « nature de la Femme ».

La question est alors de savoir pourquoi les femmes (occidentales) tendent à avoir des propriétés communes, si celles-ci ne sont inscrites ni dans leur nature ni même dans leur biologie ? Comment se fait-il que la majorité des femmes, dans les années 50, ne travaille pas, mais s'occupe de l'espace domestique ? Comment se fait-il que les femmes soient incontestablement, dans l'ensemble, plus « féminines » que les hommes, qui eux, en revanche, sont plus « virils » que les femmes ? Si cela n'est pas dû à leurs gènes, ou à leur « nature », comment l'expliquer ?

b) Sexe et biologie, genre et éducation

L'explication classique au sein du féminisme est la suivante : si les femmes ont majoritairement certaines propriétés psychologiques ou sociales, ce n'est pas du fait de leur nature ou de leur biologie : *c'est du fait de leur éducation*. C'est l'éducation qu'on leur donne qui pousse les femmes à adopter certains comportements (valorisés quand ils sont adoptés par une femme) et à en éviter d'autres (dévalorisés); c'est l'éducation qu'on leur donne qui pousse les femmes à développer certaines aptitudes, certaines compétences, et à en laisser d'autres à l'état immature.

Nous avons déjà croisé cette idée chez **John Stuart Mill** : si la majorité des femmes a bel et bien, au XIX^e siècle, certaines caractéristiques psychologiques (focalisation sur l'intérêt du groupe familial, capacités affectives plus que rationnelles) et sociales (primat accordé à la maternité sur la réussite professionnelle), ce n'est pas du tout dû à une « nature » des femmes, mais bien à l'éducation qu'on leur donne... et plus encore à celle qu'on *ne* leur donne *pas* !

Nous retrouvons bien sûr cet argumentaire chez Simone de Beauvoir ; elle se trouve au cœur de la formule célèbre « *on ne naît pas femme, on le devient* » : ce qui signifie que la plupart des caractéristiques que le monde occidental relie au fait « d'être une femme » [caractéristiques que nous appelons aujourd'hui le « **genre** », par opposition au « **sexe** » biologique], et qui caractérisent *effectivement* la plupart

des femmes, n'est absolument pas un donné inné, biologique, naturel. Ce sont des propriétés *acquises*, du fait d'un certain mode de socialisation, et notamment *d'éducation* des femmes au sein des sociétés occidentales.

c. *Le paradoxe de l'émancipation*

On rencontre alors l'un des dangers que côtoie tout combat contre l'oppression : celui de substituer une domination... par une autre. Car si l'on dit à un ensemble d'êtres humains (groupe ethnique, groupe sexuel, groupe social...) que les caractéristiques qui sont les leurs et qui marquent leur assujettissement (par exemple : ils ne sont pas instruits) ne sont nullement inscrites dans leur « nature » ou dans leurs gènes, il semble bien que l'on parle le langage de l'émancipation.

Si l'on ajoute que ce constat ne remet nullement en cause le fait qu'ils *ne sont* pas instruits, et qu'ils *sont* donc condamnés à une précarité sociale qui les attache à des professions mal rémunérées, les exposant à la tyrannie de supérieurs hiérarchiques ou à une position de dépendance financière à l'égard de leur conjoint, *etc.* on doit cependant expliquer pourquoi, si ces groupes humains ne sont pas soumis « par nature », ils le sont cependant *effectivement*.

Et si l'explication que l'on donne est celle qui repose sur des mécanismes sociaux de contrainte ou de conditionnement (comme l'éducation), le problème apparaît clairement : car cela revient alors à dire : *vous êtes actuellement assujettis, mais ce n'est pas du tout dû à des causes biologiques : c'est dû à des causes sociales.* Ce qui revient en fait à **troquer un déterminisme pour un autre** : l'oppression (des Noirs, des Femmes, des ouvriers, *etc.*) n'est pas déterminée par des facteurs *biologiques*. Mais elle est néanmoins *déterminée* par des facteurs sociaux.

On voit alors apparaître un des paradoxes inhérents à toute quête d'émancipation quand elle prend appui sur une approche sociologique : elle consiste à revendiquer une liberté... pour des individus dont on affirme par ailleurs que *ce qu'ils sont* (psychologiquement et socialement) est déterminé par des forces qui s'imposent à eux et dont, la plupart du temps, ils ne sont même pas conscients ! On prétend donc revendiquer une liberté... au nom de principes déterministes, qui conduisent à nier cette liberté. Si les Noirs ou les Femmes sont ce qu'ils sont, ce n'est pas à cause d'une nature biologique : c'est à cause de processus sociaux. Mais ils n'en restent pas moins déterminés.

Ce qui peut sembler « avantageux » (pour les opprimés) dans l'explication sociologique n'apparaît alors que comme la reformulation de ce qu'était déjà « l'avantage » du déterminisme biologique : les opprimés ne sont nullement **responsables** de leur oppression. Ce n'était certainement pas « la faute » des Noirs s'ils étaient biologiquement faits pour le travail de force, et non pour le travail intellectuel ; ce n'est pas non plus « la faute » des femmes si elles ont été soumises à une éducation qui a fait d'eux des êtres émotifs et dépendants. Aucun des deux groupes n'est *responsable* de son oppression, puisque cette oppression vient du fait

que ce qu'ils sont **est déterminé par des principes qu'ils n'ont pas choisis**.

Ni les Noirs, ni les Femmes ne sont « coupables » de leur oppression ; ils n'en sont pas coupables parce qu'ils n'en sont pas responsables ; et ils n'en sont pas responsables parce qu'ils sont déterminés par des forces et des mécanismes qui leur échappent. Ils sont donc opprimés... parce qu'ils ne sont pas libres.

Le discours « émancipateur » peut donc rapidement se révéler très aliénant : puisqu'il tend à proposer aux opprimés une représentation d'eux-mêmes qui les pose comme des êtres irresponsables, déterminés par des forces qui s'imposent à eux. Et certes, on évite alors de faire endosser aux opprimés la responsabilité de leur oppression : mais c'est au prix de leur liberté. Les enfants et les malades mentaux ne sont pas non plus « responsables » de leur mise sous tutelle... parce que ce ne sont pas des êtres « libres ».

Ce paradoxe a été très souvent souligné au XX^e siècle, par des hommes engagés dans le combat pour l'émancipation. **Malcolm X**, par exemple, a souvent souligné le fait que si les Noirs américains devaient être considérés comme des êtres libres, il fallait admettre qu'ils n'étaient pas entièrement *déterminés* par des propriétés biologiques *ou* sociales. Le Noir n'était pas *condamné* à être ce qu'il était dans la société américaine, *ni* par ses gènes, *ni* par son éducation. Mais la conséquence de ce non-déterminisme est immédiate : si le Noir n'est pas « condamné à être ce qu'il est » dans la société américaine, c'est donc qu'il pourrait être autre chose. Et s'il n'est pas autre chose, il en est donc – en partie du moins – *responsable*.

Il faut faire ici attention : le but de Malcolm X n'est évidemment pas de nier toutes les forces de contrainte et d'incitation qui « poussent » le Noir américain vers l'adoption d'une certaine personnalité, d'un certain comportement, d'une certaine place dans la société, *etc.* Son but est en revanche de maintenir l'affirmation selon laquelle le Noir américain **n'est pas seulement une « victime »**, un être dont l'identité serait déterminée par des forces et des mécanismes qui lui échappent entièrement. Mais le prix à payer pour ce non-déterminisme, c'est la **responsabilité**. Si les Noirs américains n'étaient pas *déterminés* à être *cela*, il fallait admettre qu'ils étaient en partie *responsables* du fait de n'être que cela.

Nous retrouvons la même idée, à l'heure actuelle, chez un rappeur comme **Kery James** : si on refuse de poser les « banlieusards » comme des êtres *condamnés* à être ce qu'ils sont (voués à l'échec scolaire, et donc à la précarité, à la délinquance ou au chômage), du fait de mécanismes qui s'imposeraient à eux et dont ils ne seraient nullement responsables, si l'on pose que ces banlieusards ne sont pas seulement des êtres *déterminés*, mais des êtres **libres**, capables de devenir *autre chose* que ce que la société environnante leur dicte d'être (et les incite à être) – il faut également admettre que ces mêmes banlieusards sont (en partie) **responsables** de ce qu'ils sont. On ne peut pas revendiquer la liberté pour un être sans lui

attribuer une part de responsabilité dans la vie qui est la sienne, dans ce qu'il est.

d. *Féminisme et existentialisme*

Ce paradoxe est également saisi par Simone de Beauvoir ; et la réponse qu'elle lui apporte provient directement de son « existentialisme ». Du point de vue existentialiste, **ce qu'est un homme n'est jamais déterminé par des éléments qui lui échappent**. Il n'est pas *déterminé* par une « nature humaine » (qui n'existe pas) ; il n'est pas non plus déterminé par des propriétés biologiques (sexe, race, etc.) ; mais *il n'est pas non plus déterminé par des mécanismes sociaux*.

Le principe de l'existentialisme est le rejet de *tout* déterminisme. Ce qu'est un individu, c'est avant tout *ce qu'il fait* dans les situations dans lesquelles il se trouve, et ce qu'il fait dans ses situations est *ce qu'il choisit* de faire.

Là encore, le parallèle entre Simone de Beauvoir et Kery James est éclairant : nul doute, pour Kery James, que la « **situation** » dans laquelle se trouve le banlieusard soit beaucoup plus difficile, pour la réussite scolaire et professionnelle, que celle d'un jeune « de centre ville ». Les situations sont différentes – et on peut même dire qu'elles sont **inégales**. Mais cela n'implique absolument pas que le banlieusard soit « condamné à l'échec », et que sa vie soit *déterminée* par la situation dans laquelle il se trouve.

Ce qui déterminera l'identité du jeune de banlieue, c'est *ce qu'il fera* dans la situation qui est la sienne ; et cela, ce n'est pas la situation, « le système » qui le décidera : c'est lui. Ce n'est pas « le système » qui décidera s'il s'efforce de réussir scolairement ou non ; ce n'est pas « le système » qui décidera s'il se met à vendre du cannabis, ou non ; ce n'est pas « le système » qui décidera s'il s'anesthésie lui-même en fumant ledit cannabis dans les halls d'immeubles, ou non. « Le système » ne peut que lui rendre la réussite plus difficile, et multiplier les *incitations* à l'échec scolaire ou la délinquance. Mais le « banlieusard » n'est pas une marionnette sociale, ses choix ne sont pas dictés par un système qui s'impose à lui. C'est un être **libre**, qui doit *choisir*, et qui est **responsable** de ses choix. La responsabilité est la rançon de la liberté.

Le raisonnement de **Simone de Beauvoir** est analogue. Si une femme n'est pas *déterminée* à être ceci ou cela du fait de sa « nature », si elle n'est pas *déterminée* à être ceci ou cela par son corps, si elle n'est pas *déterminée* à être ceci ou cela par la société, alors on peut bien la considérer comme un être **libre**, qui est avant tout ce qu'elle *choisit* d'être. Mais il faut alors admettre que ce que sont les femmes, est toujours *aussi* le fruit d'un *choix* de leur part, et qu'elles restent toujours en partie *responsable* de ce qu'elles font, de ce qu'elles sont.

Les femmes ne *naissent* pas « femmes », elles le deviennent. Mais si elles le deviennent, c'est *aussi* parce qu'elles *choisissent* de le devenir. Si les femmes

développent des personnalités assujetties, si elles se vouent elles-mêmes à des fonctions sociales qui font d'elles des êtres dépendants et subordonnés, c'est en partie parce que le système social les *pousse* à le faire (par l'éducation etc.). Mais justement, les femmes ne sont pas des **objets**, dont la trajectoire résulterait seulement du jeu de forces auquel elles sont soumises : ce sont des **sujets**, dont les comportements sont tributaires de **choix** dont elles sont **responsables**.

Vaut pour les femmes ce qui vaut pour l'Homme en général : s'il est libre, c'est qu'il n'est pas déterminé à être ceci ou cela (par la nature, les gènes ou l'éducation) ; et s'il n'est pas déterminé, à être ceci ou cela, c'est qu'il est fondamentalement ce qu'il *choisit* d'être ; et s'il est ce qu'il choisit, il reste toujours *responsable* de ses choix.

e. *Féminisme et « nature » : retour sur la biologie*

Nous venons de voir en quoi le féminisme de Simone de Beauvoir avait conduit à une dissociation entre l'appartenance biologique de la femme (son « sexe ») et l'ensemble de propriétés psychologico-sociales identifiant le « personnage » de la femme au sein de la société occidentale (le « genre » féminin). Pour Simone de Beauvoir, on naît évidemment de sexe féminin (c'est génétique), mais le « genre » féminin ne s'acquiert que par l'éducation.¹

Cette dissociation va être reprise et accentuée dans le(s) féminisme(s) ultérieur(s), qui va radicaliser l'opposition sexe / genre, au point d'identifier tout appel aux caractéristiques *biologiques* des femmes comme un principe rétrograde. Le genre va d'ailleurs s'autonomiser par rapport au sexe, en se dissociant notamment de la dualité qui le caractérise. Il n'y a, biologiquement, « naturellement », que deux sexes : masculin et féminin. Mais il peut y avoir une multiplicité de *genres*, corrélés à des traits psychologiques (comme l'orientation sexuelle), sociaux, etc. L'homosexualité n'est pas un sexe, mais on peut la considérer comme un genre, à partir du moment où l'homosexualité peut être revendiquée (même si ce n'est pas une obligation) comme une caractéristique identitaire.

Dans cette optique, la lutte pour l'émancipation serait une lutte pour l'éradication de toute caractérisation biologique : les individus se définissent par le personnage en lequel ils se reconnaissent (« se sentir homme / se sentir femme »), par l'orientation sexuelle qu'ils choisissent (désirer des hommes, désirer des femmes, désirer les deux, n'en désirer aucun...), par les traits de personnalité qu'ils développent (que ces traits soient traditionnellement rattachés à la « virilité » ou à la « féminité », etc.

On retrouve ici le double combat féministe : l'identité d'un individu n'est ni déterminée par sa biologie (son sexe), ni par des représentations sociales (virilité, féminité), mais par des *choix* individuels, qui ne doivent être dictés *ni* par les gènes, *ni* par la société. Pour le dire de façon simpliste, une femme n'est pas plus

¹ : Même si elle s'enracine dans le féminisme des années 50, cette distinction du « sexe » et du « genre » ne se consolidera qu'ultérieurement.

condamnée à devenir mère qu'à se conformer à l'image que les hommes se font de la féminité.

Rappeler les différences biologiques entre hommes et femmes, et plus encore *articuler* ces différences biologiques à des différences sociales ne peut donc apparaître, dans cette optique, que comme un discours rétrograde. Et l'on comprend les affinités que certains courants féministes vont se découvrir avec certains courants transhumanistes : tous deux refusent catégoriquement d'enfermer l'humain dans des limites *biologiques*.

A cet égard, il est intéressant d'écouter les arguments de celles et ceux qui voient dans ce « court-circuitage » de la biologie un *piège* pour les luttes féministes. Le féminisme est divers : et il est souvent traversé par des courants idéologiques qui, du fait de désaccords théoriques, aboutissent à des polémiques assez violentes lorsqu'il s'agit de prendre position à l'égard d'enjeux concrets. C'est ainsi qu'une auteure comme **Sylviane Agacinski** peut se prononcer *pour* le Pacs (ce qui est assez habituel au sein des courants féministes), mais *contre* la GPA, et se montrer très réticente à l'égard de toutes les procédures de PMA ouvertes aux couples de femmes et aux femmes seules (ce qui est beaucoup plus rare, et qui lui a d'ailleurs valu une telle hostilité de la part de certains groupes liés à la mouvance LGBT qu'une conférence initialement prévue en octobre 2019 a dû être annulée suite à des menaces proférées en raison des tendances « réactionnaires, homophobes et transphobes » de la conférencière...)

Que dit Sylviane Agacinski ? Elle ne dit évidemment pas (du tout) que ce que sont les femmes est déterminé par une « nature de la Femme », ou que leurs caractéristiques psychologiques et sociales sont l'expression de leurs gènes. En revanche, elle cherche bel et bien à articuler les caractéristiques *biologiques* des femmes et leur situation *sociale*, et notamment leur position *assujettie*.

Pour Sylviane Agacinski, **si les femmes sont dominées, c'est bien, en partie, à cause de paramètres biologiques** ; car c'est le fait qu'elles soient capables d'enfanter, et qu'elles soient biologiquement les seules à pouvoir le faire, qui a conduit la gent masculine à les soumettre à des procédures de domination et d'asservissement leur permettant de garder le contrôle de la gestation.

De même encore, c'est parce que les femmes, et elles seules, sont capables d'enfanter, qu'elles peuvent être réduites à de nouvelles formes d'esclavage qui fait d'elles, et de leur corps, des machines à produire dont on peut rémunérer les services. C'est parce que les femmes, et elles seules, peuvent se charger de la grossesse qu'elles peuvent aujourd'hui être instrumentalisées dans une nouvelle forme d'industrie qui n'est déjà plus une fiction et qui fait de femmes socialement défavorisées les appareils de production permettant de satisfaire la demande émise par des couples (eux-mêmes généralement issus de milieux nettement plus favorisés) ne pouvant pas (ou ne désirant pas) mener eux-mêmes la gestation.

Il y a donc bien une corrélation historique entre les caractéristiques biologiques des femmes et leur asservissement social ; car c'est parce que les femmes ont une *capacité* biologique fondamentale dont les hommes sont dépourvus qu'elles doivent être soumises à un *pouvoir* qui maintient entre les mains des hommes le contrôle de la reproduction. C'est parce que les femmes sont les seules à *pouvoir* enfanter qu'il faut les soumettre à un pouvoir qui les prive de leur *liberté* d'en disposer comme elles l'entendent ; c'est parce qu'elles seules sont capables de se charger du travail menant de la conception à la naissance ou qu'on peut les réduire à l'état de dispositifs de production.

En ce sens, trancher radicalement le lien qui relie la situation sociale des femmes et leurs caractéristiques biologiques peut être une démarche faussement libératrice : elle peut aussi conduire à occulter les raisons et les mécanismes qui conduisent à l'assujettissement et à l'asservissement des femmes.